

Livres. *Le Zibaldone*, de Leopardi, un grand chef-d'œuvre de la littérature italienne enfin traduit. Nous avons rencontré son traducteur Bertrand Schefer.

Aliéné à son propre texte

Le Zibaldone, de Giacomo Leopardi, traduit de l'italien et présenté par Bertrand Schefer, Éditions Allia, 2400 pages, 40 euros.

En 1837, au moment de sa mort, Giacomo Leopardi laisse un manuscrit de 4500 pages, qu'il nommait par dérision « mon zibaldone ». On n'y voit qu'une sorte d'énorme brouillon, et on ne soucie pas de l'éditer. Leopardi est alors pour les Italiens le grand poète des *Chants*, le penseur des *Petites Œuvres morales* et autres opuscules, l'érudit qui avait stupéfié ses contemporains par ses travaux d'édition et de traduction des classiques grecs et latins.

Jusqu'au centenaire de sa naissance en 1898, on ne connut guère autre chose de ce personnage étrange. Fils d'un grand aristocrate, le comte Monaldo Leopardi, de Recanati, il se lance tout enfant à l'assaut de la bibliothèque paternelle. Très vite, les Grecs et Latins n'ont plus de secret pour lui, et ses travaux lui attirent l'estime des plus rigoureux des philologues. Flatté par ses succès, son père le pousse, et bientôt l'oblige à étudier sans relâche, au mépris de sa santé. Il en sortira difforme, la vue très affaiblie. À dix-huit ans, il découvre la poésie, ainsi que sa vocation poétique et philosophique. Tout le reste de sa courte vie sera une lutte pour la reconnaissance de son statut d'écrivain.

Le Zibaldone était le dernier grand chef-d'œuvre de la littérature italienne à ne pas avoir été traduit en français. Bertrand Schefer a tenté l'aventure, au prix d'un travail acharné de cinq ans. Le résultat, c'est un objet hors normes, un texte de 2400 pages où s'expose une pensée en train de s'accoucher elle-même. *Le Zibaldone*, c'est, selon son traducteur, « la chambre noire de l'esprit », le désordre, l'obscurité où les idées se révèlent et se fixent dans leur mouvement même. Le terme même, qui a donné en français le mot de sabayon, renvoie au mélange, au chaos. Il n'obéit à aucun plan, ne raconte aucune vie, mais, dit Bertrand Schefer, « tourne autour d'un axe (...), celui de la constance d'un certain usage de la langue, tenue de vérifier à chaque instant la validité du discours ».

Le Zibaldone, ainsi que l'a dénommé Leopardi, n'était pas destiné à être publié. Quelle était la fonction de ce texte ?

Bertrand Schefer. C'est assez mystérieux. Leopardi n'en a rien dit, et c'est le texte qu'il faut interroger. Il ne dit pas : « Je suis en train d'écrire un journal qui me permet de... » Ce n'est pas un journal au sens où ne s'y trouvent pas consignés d'événements, ou très peu, et en plus ils ne sont pas rapportés au jour le jour. C'est par un jeu de déduction qu'on peut reconstituer que tout ce qu'il dit là c'est la matière première, au sens strict du terme, de sa pensée. C'est aussi le matériau de son œuvre philologique puisqu'il était engagé professionnellement dans cette discipline et évidemment de sa poésie. C'est une espèce de texte de réserve, de premier jet constant, qui se reprend lui-même, et d'où émerge-



Le Zibaldone, c'est, selon son traducteur, « la chambre noire de l'esprit », le désordre, l'obscurité où les idées se révèlent.

ront plus tard dans sa carrière des moments de composition strictes qui donneront des livres.

Est-ce un anachronisme de penser à l'œuvre en progrès au sens que lui donnait James Joyce ?

Bertrand Schefer. Je ne pense pas que c'est anachronique, mais c'est le premier « work in progress » du genre. On peut y penser parce que l'une des règles que se fixe l'auteur est celle de ne pas revenir en arrière, de ne pas raturer. Donc, pour améliorer, il répète, reprend, précise, épure son idée. On la voit ainsi progresser jusqu'à la forme voulue.

Pour les Français qui ne l'avaient pas lu, on avait tendance à considérer Leopardi, en plus de sa renommée de poète, comme une sorte de Pascal ou de Montaigne, un essayiste ou un moraliste...

Bertrand Schefer. Pas du tout. *Le Zibaldone* est un texte sauvage, qui n'a jamais été considéré comme une œuvre par son auteur.

Qu'est-ce que ce texte représente pour les Italiens ? Il a été connu avec cent ans d'avance sur nous...

Bertrand Schefer. Et cent ans de retard sur l'auteur, puisqu'il n'a été édité qu'en 1998, pour le centenaire de sa mort. À cette époque, ils ont découvert un autre Leopardi. En Italie même, il a une double carrière. C'est LE grand poète italien, qu'on appelait le dernier des Anciens parce qu'il avait un savoir hallucinant sur la poésie grecque et latine, et qu'on considère maintenant comme le premier des modernes.

Au début, les Italiens se sont penchés sur sa philosophie. Les choses évoluant, les recherches linguistiques se développant et explosant avec le structuralisme, on s'est mis à relire ce texte et on a vu qu'il annonçait tout

cela cent ou cent cinquante ans à l'avance. On s'est concentré sur la forme même, sur le texte, même dans son état d'inachèvement, et on a donné très récemment de nouvelles éditions critiques.

Dans quelles circonstances cette œuvre a-t-elle été écrite ?

Bertrand Schefer. Il a commencé un peu avant le moment où il quitte le palais de son père à Recanati, et il arrête au moment où il le quitte définitivement. Il y a, toutes proportions gardées, un côté Rimbaud dans cette décision, et de partir, et d'arrêter d'écrire. Il part, il s'exile, descend dans le sud de l'Italie et va mourir à Naples qui est à cette époque une ville très malsaine, rongée par le choléra.

Ce qui est intéressant c'est le moment où il découvre la poésie, et plus généralement la littérature du romantisme, qui pour lui s'incarne en Madame de Staël...

Bertrand Schefer. C'est très bizarre. Il déteste les romantiques, en particulier les romantiques italiens. Il n'aime guère Byron, pas plus que Chateaubriand, mais il voue un culte à Germaine de Staël, particulièrement *Corinne*, dans laquelle il s'est reconnu. Cependant, il défend un idéal néoclassique en contradiction avec l'esprit du temps. D'un point de vue politique, il est pour une sorte de monarchie éclairée. Mais cela n'en fait pas un réactionnaire, il est assez libéral, opposé aux Bourbons de Naples, à la souveraineté du pape. Napoléon est pour lui un tyran, même s'il est fasciné par la modernité et la rationalité de l'État napoléonien. La mort de Napoléon c'est la mort de la poésie, et son héritage l'arrivée de la prose.

Il est d'un pessimisme radical qui n'est pas l'esprit de son époque...

Bertrand Schefer. Non, c'est là en-

core un trait très personnel, qui anticipe sur les philosophies qui apparaîtront cinquante ans plus tard, celles de Nietzsche ou de Schopenhauer, et même dans certaines analyses celles de Kierkegaard. Il formule d'ailleurs assez précisément ce qui deviendra plus tard l'existentialisme : « Il n'existe ni forme ni être ni idée, tout est postérieur à l'existence. » Il frise le nihilisme, je pense à un fragment qui commence par « Tout est mal ».

Le fait que la langue soit le ciment de l'ouvrage met au centre l'idée de la communication, du sens, de la vérité...

Bertrand Schefer. Pour lui, le sens tel qu'il est véhiculé par le langage est le dernier refuge de la vérité qui a été perdue en métaphysique après la fin du rationalisme classique, celle des « idées innées », des grands principes cassés progressivement par les philosophes des Lumières. Devant ce néant, il reste l'élaboration d'un sens à partir de la langue, par laquelle on remonte à une réalité naturelle.

Ce livre est-il lisible ?

Bertrand Schefer. Oui. Leopardi lui-même avait constitué à cette fin six index, chronologiques, de noms, de thèmes, et même de pensées. C'est d'ailleurs en fonction de ceux-là qu'ont été faits les livres d'extraits sous lesquels a été d'ailleurs connu le texte. Lisible, il l'est, tout le temps, par n'importe quel bout.

Propos recueillis par Alain Nicolas

Bertrand Schefer fera une présentation et une lecture d'extraits du Zibaldone le jeudi 18 décembre 2003 à partir de 19 heures. Librairie Michèle Ignazi, 17, rue de Jouy, 75004 Paris. (Rens., tél. : 0142711700.)